Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 56 (1927)

Heft: 1

Artikel: Faut-il enseigner l'histoire à l'école primaire?

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039277

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Faut-il enseigner l'histoire à l'école primaire ?

Sous ce titre, la *Gazette de Lausanne* du 6 décembre 1926 publiait des réflexions qui, sans épuiser la question, sont d'un si droit et sain bon sens que nous nous faisons un plaisir de les reproduire ci-dessous :

Telle est la question qui a servi de point de départ à une étude fortement pensée et riche d'enseignement que le Département de l'Instruction publique a fait présenter et discuter aux Conférences officielles d'automne. Nous n'avons pas l'intention de la résumer ici, ni d'apporter un écho des discussions qui ont pu s'élever ici ou là sur ce sujet : la *Gazette* n'est pas une tribune pédagogique. Mais il n'est pas inutile que ses lecteurs soient tenus au courant des préoccupations de ceux qui sont appelés à diriger l'enseignement public, et des questions qui sont particulièrement d'actualité dans ce domaine.

L'on s'étonne un peu, de prime abord, que ce soit l'histoire qui doive se présenter à la barre et justifier sa présence dans l'enceinte, à multiples compartiments, du programme scolaire. Elle y a été installée, d'office, il y a bientôt un siècle, par les pédagogues d'élite que furent les chefs les plus en vue du régime libéral de 1831 : les Monnard, les Gauthey, les Gindroz. Comme maîtresse d'études, elle était encore bien jeune et passablement inexpérimentée, — je ne parle ici que de l'histoire nationale. Mais quelle ardeur elle mettait à raconter, d'après son maître Jean de Muller, la merveilleuse épopée des anciens Suisses, s'arrêtant complaisamment aux récits des batailles, exaltant les victoires et les héros, faisant revivre les personnages et marquant en traits nets et incisifs les caractères, tout en appuyant, avec raison, sur les lumières plus que sur les ombres. C'était surtout de l'histoire anecdotique ; telle qu'elle plaît à des bambins de douze à quinze ans, et telle qu'elle s'assimile le mieux à cet âge.

Notre gentille histoire nationale, qui ne s'embarrassait pas de démêler sévèrement les traditions, et les légendes, des faits dûment constatés par des témoins oculaires, a fait du chemin dès lors. Elle est devenue une grande dame, très savante, et dont l'érudition est soigneusement protocolée dans un nombre incalculable de publications, de quoi charger, sinon une caravane de douze chameaux, comme dans le conte d'Anatole France, du moins le jeune éléphant qui apportait au roi de Perse le deuxième abrégé de l'histoire des hommes en cinq cents volumes !

Est-ce parce qu'elle est devenue trop prolixe et trop encombrante que l'histoire se voit discutée comme branche d'études ?

Encombrante, elle l'est certes passablement. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer le contenu du *Petit Daguet* de notre enfance ou du *Zschokke* de nos grands-pères, avec notre manuel in-4° actuel, qui donne, je n'exagère pas, le décuple de matière. Mais ce serait juger superficiellement que d'établir une comparaison sur le nombre des lignes. En présence de l'amoncellement toujours croissant des documents historiques, les auteurs ont voulu venir en aide aux maîtres en butinant pour eux dans ce champ où il y a plus de foin que de miel, et ils en ont fait un guide pour leurs causeries, en même temps qu'une collection de résumés pour les élèves. Nous devons reconnaître qu'il serait difficile de faire mieux, sauf à pratiquer quelques larges coupes dans certaines périodes du plus lointain passé. Mais si l'on veut que les maîtres s'intéressent aux recherches historiques, il ne faut pas trop les brider par des préparations toutes faites et

leur laisser une certaine liberté dans le choix de leurs sources. Le retour à la source sera d'ailleurs toujours plus vivifiant que la lecture d'un sommaire, si bien fait soit-il. Je ne crois pas me tromper en disant que la lecture du *Morat*, de M. de Vallière, constituera la meilleure préparation à une causerie, à une leçon, si vous aimez mieux, sur les guerres de Bourgogne ; la tragique figure de Charles le Hardi y prendra un relief qui ne s'effacera plus de la mémoire, et le récit du combat, avec ses phases précipitées comme le déroulement d'un film, gravera dans l'imagination un tableau plus impressionnant que n'importe quelle scène de cinéma. Il en est de même pour toutes les scènes essentielles de l'histoire nationale.

Le résumé viendra ensuite fixer sommairement les connaissances les plus indispensables se rattachant au fait décrit. Cependant, ici également, il faut se rappeler que la plupart des élèves préfèrent encore aux résumés les récits vivants et détaillés, qui s'incorporeront à leur esprit dans la mesure où ils encombreront moins leur mémoire. Les résumés, s'ils ne sont pas vivifiés par le détail concret et pittoresque, s'effacent très vite, ou demeurent lettre morte.

C'est pour cela que les pédagogues et les directeurs de l'enseignement doivent veiller à ne point trop étendre les programmes, et à ne pas multiplier les sujets d'études. Ils auraient beau condenser toute cette matière en des raccourcis parfaits, nos écoliers, dans la grande généralité, ne peuvent embrasser un aussi vaste horizon. La multitude des faits, même succincts, nuit à la clarté de l'ensemble.

Pourquoi demanderions-nous, d'ailleurs, à des enfants, qui sont physiologiquement et psychologiquement des enfants, ce que les neuf dixièmes des adultes ne connaissent plus parce qu'ils l'ont oublié, ou dont ils ne possèdent plus que des notions très vagues.

Mais je ne pense pas que ce soit à cause de la surcharge des programmes que le Département ait été amené à faire débattre la question : *Faut-il enseigner l'histoire à l'école ?*

D'autre part, notre histoire nationale est assez riche de faits concrets et de portraits de valeur pour avoir le droit de repousser avec un sourire le reproche que « son enseignement est au-dessous de l'intelligence de la moyenne des élèves de l'école primaire ». Mais parmi tous ces portraits, de grâce n'enlevez pas ceux que les enfants aiment le plus, ceux qui ont enthousiasmé notre jeune âge, et ne dites pas que « si l'existence de Winkelried est contestée, il reste suffisamment d'exemples de dévouement dans le passé ». Contesté ou non, Winkelried doit demeurer notre héros national, le symbole du sacrifice de soi-même joyeusement consenti sur l'autel de la patrie. Le jour où il disparaîtra de nos livres d'histoire, le patriotisme lui-même aura vécu. Ce n'est pas ce vague et commode humanitarisme, qui prétend faire aimer les gens que l'on ne connaît pas, autant, et même plus, que les membres de sa famille, qui le remplacera dans l'idéal des jeunes. Il ne restera en fait que l'égoïsme.

Et parce que les « Thomas » de la critique historique viennent vous affirmer que tel personnage est légendaire, et tel fait une fiction littéraire, s'ils n'ont pas réussi à mettre la main sur des actes contemporains des événements et munis de sceaux authentiques, allons-nous expurger nos manuels de tout ce qui est entaché de tradition, quitte à vanter ensuite la grande valeur éducative des contes de fées et autres produits de l'imagination pure ? Mieux vaut, mille fois mieux, la tradition consignée dans le *Livre blanc* de Sarnen, ou dans telle autre chronique, que le film de haute fantaisie, qui risque bien de créer, sans qu'on le veuille, d'étranges légendes, et de plonger l'enfant dans une ambiance autre-

ment belliqueuse que celle qui se dégage des poèmes d'Albert Richard. Effaçons de notre histoire la pure figure d'un Winkelried, elle sera bientôt remplacée dans l'imagination de notre jeunesse par quelque « Valentino ». Pensez donc !... les héros modernes encaissent des millions avec leurs étourdissantes prouesses, tandis que celui de Sempach n'a su que remettre sa femme et ses enfants à la charge de l'assistance publique !... C'est beaucoup moins intéressant !

Nous garderons nos héros contestés, depuis l'habile tireur de Burglen jusqu'aux opiniâtres insurgés du Nidwald, ou nous les perdrons tous. Enseignons l'histoire du pays suisse « tout simplement », comme Dalcroze veut que nous le chantions, et ne nous embarrassons pas tant de considérations politiques et sociales qui fatiguent nos écoliers sans les éclairer et nous donnent une jeunesse blasée ou ergoteuse. Chaque chose en son temps : ce n'est pas à quinze ans que le citoyen peut être formé. Les Grecs et les Romains, qui étaient cependant d'assez habiles politiques, étaient plus psychologues que nous ; c'était à l'Agora et au Forum qu'ils faisaient donner les leçons de civisme, devant des auditoires d'adultes.

Quant à l'objection que l'enseignement de l'histoire nationale peut être un obstacle à l'établissement d'une paix durable entre les peuples, elle est pour le moins curieuse, puisque notre pays est une Société des Nations en raccourci, et que son histoire est une leçon de choses singulièrement suggestive sur les conditions mêmes qui rendent viable une telle association. Nous ne mettrons, au contraire, jamais assez en évidence ce qui a favorisé le développement de l'union entre les Confédérés, et ce qui a failli, à plusieurs reprises, amener la dissolution d'une « fraternité » librement consentie et volontairement maintenue. Cela aussi ne peut pas être l'œuvre unique de l'école. Mais où sont notre Agora et notre Forum ? Hélas, le plus souvent au cabaret. Si les Grecs et les Romains de la belle époque nous y voyaient, ils nous trouveraient sans doute bien « barbares » !

Un instituteur.

BIBLIOGRAPHIES

Etudes, revue catholique d'intérêt général, un an : 50 fr. ; 6 mois : 26 fr. (argent français), ab. 5, Place Président Mithouard, Paris VIIme.

20 novembre. — P. Doncœur : Pèlerins d'Assise et de Rome. — L. Kerbiriou : Missionnaires et mystiques en Basse-Bretagne au XVIIme siècle. — H. Lammens : Congrès panislamiques au Caire et à La Mecque. — P. Léouard : La cathédrale de Strasbourg sauvée. — D^r^ Ch. Grimbert : Hygiène mentale des esprits faux. — L. Roure : La fin d'un fakir. — L. de Mondadon : Le génie du paganisme et les retours à l'antiquité. — Revue des livres.

5 décembre. — P. Lhande : L'Eglise dans la banlieue. — B. Emonet : Les laïcs au congrès du recrutement sacerdotal. — Dr Barbet : Laënnec, médecin catholique. — P. Dudon : Saints récents de France. — L. Kerbiriou : Missionnaires et mystiques en Basse-Bretagne au XVIIme siècle. — R. Salomé : Chronique dramatique. — Y. de la Brière : Le Vatican, le Quirinal et la Société des nations. — Revue des livres.

20 décembre. — L. Théolier : Le deuxième centenaire de saint Louis de Gonzague. — P. Doncœur : Les scouts dans le rayonnement d'Assise. — P. Lhande : L'Eglise dans la banlieue (*suite*). — R. Bied-Charreton : Houille blanche. — I. Vernet : Noël en Provence. — L. de Mondadon : Poètes d'hier et d'aujourd'hui. — Revue des livres.